

A L L O N S ⁴

E N

R U S S I E,

VAUDEVILLE - ÉPISODIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE,

Par MM. M***. et HENRION, auteurs des
Amours de la Halle;

REPRÉSENTÉ, pour la première fois,
à Paris, sur le Théâtre de la Cité-
Variétés, le premier Nivôse, an XI.



A P A R I S,

Chez F A G E S, libraire, au Magasin de
pièces de Théâtre, boulevard Saint-
Martin, N°. 25, vis-à-vis le Théâtre
des Jeunes Artistes.

An XI. — 1802.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

FLIBOURG, correspondant du
théâtre de Pétersbourg.

Châteauneuf.

M. FRAC, tailleur et père de Cloris.

Moriset.

CLORIS.

Mlle. Dobsan.

BERVILLE, amant de Cloris.

Darcourt.

BELFORT, ami de Berville.

Langlade.

PIROUETTE, danseur.

Paul.

TRESSANT, perruquier.

Chevallier.

PILLARDIN, auteur.

Martinville.

FLORENTIN, confident de tragédie.

Galimard.

DUSOUFFLE, souffleur de la troupe.

Armand.

DUCOLORIS, peintre.

Pacan.

UN ACTEUR.

UN DOMESTIQUE.

La Scène se passe à Paris.

A L L O N S

E N

R U S S I E.

Le Théâtre représente un Salon.

SCENE PREMIERE.

B E R V I L L E , B E L F O R T .

A H ! mon ami , tu vois le plus malheureux des hommes.

B E R V I L L E .

B E L F O R T .

Qu'est-il donc arrivé ?

B E R V I L L E .

Cloris part pour la Russie. Le correspondant du théâtre de Pétersbourg vient de l'engager.

B E L F O R T .

Je conçois ta douleur , mon cher Berville , et le public regrette , comme toi , cette charmante actrice.

Air : D'une folle.

Elle est encor dans son printemps :
Et l'on sait bien que la Russie ,
Quoiqu'en payant cher ses talens ,
Est loin de faire une folie.

B E R V I L L E .

Guidé par le dieu des amours ,
Ami , volons à son secours.

B E L F O R T .

Je reconnois à ce langage un militaire françois.

B E R V I L L E .

Je ne reconnois pas à ce sang-froid le cœur d'un ami :

B E L F O R T .

Tout n'est peut-être pas perdu , et le père de Cloris . . .

B E R V I L L E .

M. Frac vient de me refuser positivement la main de sa fille.

A 2

B E L F O R T .

Quel motif?..

B E R V I L L E .

Mon peu de fortune.

B E L F O R T .

N'est-ce que cela ? « Tu sais bien qu'un ami peut puiser dans ma bourse. »

B E R V I L L E , *vivement.*

Il n'exige que mille écus... Pourrois-tu....

B E L F O R T .

Oui, mon ami, je puis... t'aider... de mes conseils.

B E R V I L L E .

Belle ressource.

B E L F O R T .

Elle en vaut bien une autre.

B E R V I L L E .

Si l'on pouvoit...

B E L F O R T .

Il me vient une idée... Cloris joue ce soir pour la dernière fois; elle ne part que cette nuit, et je veux avant deux heures te faire avoir les mille écus nécessaires à ton mariage.

B E R V I L L E .

Alors plus d'obstacles à mon bonheur, je l'épouse et je pars avec elle pour la Russie.

B E L F O R T .

Comment donc ! l'épidémie te gagneroit-elle ?

B E R V I L L E .

Pourquoi pas, comme un autre ? Tu sais bien que c'est la mode aujourd'hui d'aller en Russie.

B E L F O R T .

Dis plutôt que c'est une fureur.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Ami, ne voyons-nous pas
Chaque jour grossir les listes
Des auteurs et des artistes
Qui vont quitter ces climats.
Ils partent pleins d'espérance,
Et, dans cette circonstance,
J'en sais plus d'un, dont l'absence
Doit exciter nos regrets ;
Mais, j'en vois, en conscience,
Qui devraient quitter la France
Pour n'y revenir jamais.

B E R V I L L E .

Nous n'en perdons pas moins un de nos premiers danseurs.

B E L F O R T.

J'en conviens, mais un autre nous reste.

Air : *De Sophie.*Vestris, ce danseur sans égal,
Nous charme encor par sa présence.

B E R V I L L E.

Mais, hélas! son jeune rival
Est prêt d'abandonner la France.
Etonnant par ses pas légers,
Je vois ce danseur, qu'on admire,
Attiré par les étrangers.

B E L F O R T.

Oui,

Mais, chez nous, l'autre les attire.

M. Flibourg, le correspondant du théâtre de Pétersbourg, doit se rendre ici pour donner audience à ses nombreux demandeurs, et c'est ici même que je veux exécuter mon projet.

B E R V I L L E.

Comment feras-tu ?

B E L F O R T.

C'est mon secret. Mais voici Cloris.

S C È N E I I.

L E S M E M E S , C L O R I S ,

C L O R I S.

E H ! quoi, vous ici, Berville, malgré les ordres de mon père ?

B E L F O R T.

C'est pousser trop loin la sévérité, ce n'est point ici chez monsieur votre père, ce salon, qui communique au théâtre, est loué par M. Flibourg.

B E R V I L L E.

Je vous vois donc aujourd'hui pour la dernière fois ?

C L O R I S.

Mon cher Berville, vous avez encore quelque espérance.

B E R V I L L E.

Air : *Si Dorilas contre les femmes.*Une fugitive espérance
De mon amour seroit le prix !
Peut-elle calmer la souffrance
D'un amant tendrement épris !
Ne savez-vous pas que Molière
A dit en parlant des amours :
« Belle Philis, on désespère
» Alors qu'on espère toujours. »B E L F O R T , *se mettant entr'eux.*

Je sais par cœur tout ce que vous pouvez vous dire.

Berville vous adore , vous l'aimez ; votre père s'oppose à ce mariage : il en est désolé , vous n'êtes pas moins affligée que lui , et c'est moi , Belfort , votre ami commun , qui veut vous tirer d'embarras.

C L O R I S .

Que dites-vous-là ?

B E L F O R T .

La vérité.

B E R V I L L E .

Quelle reconnoissance....

B E L F O R T .

Attends après le succès. . . Vous , belle Cloris , signez ce papier. . . Allons , point de résistance ; je travaille à votre bonheur. (*Elle signe.*) Avez-vous assez de confiance en moi pour signer une feuille que je puis remplir à ma volonté ?

C L O R I S .

Je mets en vous toute mon espérance.

B E L F O R T .

Elle ne sera point trompée. Votre père ne me connoît point ; Flibourg ne m'a jamais vu. Trouvez-vous ici après la représentation.

B E R V I L L E .

Mais que prétends-tu faire ?

B E L F O R T .

Ce soir , tu verras ce dont je suis capable.

(*Il sort.*)

S C È N E I I I .

B E R V I L L E , C L O R I S .

C L O R I S .

IL paroît bien certain du succès... Mais quel bruit entends-je ?

B E R V I L L E .

C'est M. Flibourg , le correspondant du théâtre de Pétersbourg , accompagné de tous les gens qui le tourmentent pour aller en Russie.

C L O R I S .

Je ne veux point qu'il me trouve avec vous. — Je monte au théâtre.

B E R V I L L E .

Et moi , je reste ici jusqu'au retour de Belfort.

(*Cloris sort.*)

S C È N E I V.

BERVILLE, FLIBOURG, UN ACTEUR,
TRESSANT, TROUPES DE DEMANDEURS.

C H Œ U R.

Air : *Repas en voyage.*

ALLONS en Russie,
On y prise le talent,
Tout nous y convie,
On y paye argent
Comptant.

F L I B O U R G.

Quelle foule immense
En ces lieux s'avance !
Qu'on fasse silence,
Chacun sera content.

C H Œ U R.

Allons en Russie, etc.

F L I B O U R G, *à la cantonade.*

Un moment, messieurs. Les uns après les autres
— Bon jour, M. Berville, je suis charmé de vous trouver
ici. Vous m'aidez de vos lumières.

B E R V I L L E,

Monsieur....

F L I B O U R G, *à Tressant.*

Vous, Monsieur, quel est votre état ?

T R E S S A N T.

On me nomme Tressant, et je suis perruquier, pour
vous servir.

F L I B O U R G.

Et que voulez-vous faire en Russie ?

T R E S S A N T.

Je suis indispensable dans une troupe de comédiens.

F L I B O U R G.

Soit. Mais quelles raisons vous portent à quitter Paris ?

T R E S S A N T.

Je vais vous le dire, Monsieur.

Air : *La nature.*

Ici, je ne travaillois plus,
On a pris une autre méthode ;
Et vous savez, grace à la mode,
Qu'on n'est plus coëffé qu'en Titus.
D'une ingrate patrie
Que je fuis sans retour
Je quitte le séjour,
Pour aller faire *un tour*
En Russie.

F L I B O U R G.

Cela suffit. Je vous rendrai réponse. Et vous, monsieur, que voulez-vous ?

L' A C T E U R.

Monsieur, je suis acteur. Je ne quitte pas Paris sans regret, mais je m'y vois forcé.

Air : *J'ai vu souvent dans mes voyages.*

Sans doute la France m'est chère,
Mais hélas ! depuis quelque tems,
Pour ne pas savoir la grammaire,
J'éprouve des désagrémens.
Ce traitement-là m'humilie ;
Peu content d'un pareil succès,
J'aime mieux aller en Russie.

F L I B O U R G.

Ah ! je comprends :

Pour apprendre à parler François.

Messieurs, j'ai vos adresses, et je vous écrirai mes intentions.

(*Ils sortent.*)

S C E N E V.

B E R V I L L E , F L I B O U R G.

F L I B O U R G.

VOILA de plaisans originaux !

B E R V I L L E.

Ce ne sont pas les derniers que vous verrez avant votre départ. Paris en fourmille.

F L I B O U R G.

Il seroit à souhaiter qu'on les reconnût par les quartiers qu'ils habitent.

B E R V I L L E.

Sans doute.

Air : *Marche du roi de Prusse,*

Chaque rue en effet,
A Paris offrirait,
Plus d'un rapprochement
Vraiment
Charmant.

Mettant les frippons de Paris
Loin de celle de *Paradis* ;
Je place dans celle d'*Enfer*
Maint usurier au cœur de fer ;

Et

Et je mets dans celle des *Frondeurs*
 Tous nos modernes censeurs ;
 Mais nul n'habite plus
 Dans celle des *Vertus*.
 Celle *Cassette* est aux *Crésus*,
 Aux tragiques auteurs
 Celle, des *Fossoyeurs* ;
 Je mets l'astronome étourdi
 Dans celle du *Cherche-Midi*,
 J'abandonne la rue *Aux Ours*
 Aux misantropes de nos jours,
 Celle des *Juifs* aux marchands,
 La rue *Anne* aux faux savants,
 Celle de la *Planche* à l'acteur,
 Celle *Mêlée* aux procureurs,
 Celle du *Hazard* aux joueurs,
 Celle du *Chaume* aux gens d'honneur,
 Celle de la *Lycorne*, entre nous,
 Je la réserve aux époux.

SCÈNE VI.
 LES MEMES, UN VALET.
 LE VALET, annonçant.

MESSIEURS Pillardin et Ducoloris.
 FLIBOURG.
 Faites entrer.

SCÈNE VII.
 BERVILLE, FLIBOURG, PILLARDIN,
 DUCOLORIS.
 PILLARDIN.

AH! monsieur, je n'ai plus d'espoir qu'en vous.
 FLIBOURG.

Qu'y a-t-il pour votre service?

PILLARDIN.

Je veux fuir un pays où le talent est méconnu.

FLIBOURG.

Quel est votre métier, monsieur?

PILLARDIN.

Qu'appellez-vous métier? apprenez que je suis un nou-

risson des muses.

DUCOLORIS, à part.
 Qu'elles laissent souvent jeuner,

B

PILLARDIN.

Je m'appelle Pillardin. Je suis connu dans Paris par plus de trente mélodrames et plus de cinquante comédies.

FLIBOURG.

Voilà des titres recommandables.

PILLARDIN.

Je l'espère. Eh bien ! monsieur, le public n'en a pas pour moi plus d'indulgence ; mais je le punirai de sa sévérité, il s'en repentira.

BERVILLE.

Que vous a-t-il donc fait ?

PILLARDIN.

Ce qu'il m'a fait ! Je donne dernièrement un petit opéra en trois actes, et l'on fait baisser la toile à la seconde scène, vous sentez qu'après cela je ne peux plus rester à Paris.

Air : *Du défi.*

Sous les efforts de la cabale
Je me suis vu presque abattu,
Des sifflets de la Capitale
Je cherche à fuir le bruit aigu.
Siffler en France est la manie,
Rien ne peut nous en exempter,
Ce n'est pas la mode en Russie.

BERVILLE.

Et Monsieur part pour l'y porter.

FLIBOURG, à *Ducoloris.*

Et vous monsieur, qu'êtes-vous ?

DUCOLORIS.

Je suis artiste.

FLIBOURG.

C'est un titre un peu vague sur-tout aujourd'hui.

Air : *De Claudine.*

Maintenant le nom d'artistes
Se donne à tous les métiers,
J'en connois de journalistes,
J'en connois de savetiers.
On donne ces noms bizarres
Sans aucun ménagement,
Et ces Messieurs ne sont rares
Que depuis qu'on en voit tant.

DUCOLORIS.

J'espère, Monsieur, que vous faites quelque différence entre un peintre et un poète.

Air : *Guillot, Guillot.*

Chacun le sait, dans les jeux de Thalie,
Souvent l'auteur succombe au dénouement ;
Mais au salon, guidé par son génie,

Le peintre seul brave cet accident.

F L I B O U R G.

Il est pourtant, et tout Paris l'avoue,
Plus d'un rapport dans leur position :
Au dénouement si maint auteur échoue,
Le peintre échoue à l'exposition.

P I L L A R D I N.

Puis-je compter sur vous, M. Flibourg, pour aller en Russie?

F L I B O U R G.

Air : *De la fille en loterie.*

A votre sort, mon cher auteur,
Je prends un intérêt sincère :
Mais, sur ce point là, par malheur,
Je ne veux pas vous satisfaire.
On dépeupleroit le pays
Où s'exerce votre génie,
Si tous ceux qu'on siffle à Paris
Vouloient s'en aller en Russie.

P I L L A R D I N.

De sorte, Monsieur, que vous me refusez.

F L I B O U R G.

Je ne dis pas cela, et si l'on a besoin de votre ministère à Pétersbourg, je vous le ferais savoir. (*au peintre.*)
Quant à vous, Monsieur, avant de vous engager, je desirerois voir quelques uns de vos tableaux.

D U C O L O R I S.

J'aurai l'honneur de vous voir, et de vous en présenter.

F L I B O U R G.

Mais vous, mon cher Pillardin, ne pourriez-vous pas me guider dans le choix des pièces du répertoire de Pétersbourg?

P I L L A R D I N.

Volontiers: et voici celles qui font courir à Paris.

Air : *Mes chers Amis,*

Esther,

Ecbert,

A quoi tient la faveur?

Les Préventions et Pizarre,

De plus, l'Amant, le Mari, le Voleur,

Philippe d'Alsace, Bizarre,

Joanna,

Attala,

Ida,

Flora,

Ima,

Se Fachera t-il, le Tonnerre,

L'Ami vrai, le petit Cousin,

Les Moules de Bouttons, Berquin,

La Saint-Jean, pour plaire
Au parterre

FLIBOURG.

Vous voudriez-bien repasser chez moi, et m'apporter
les chefs-d'œuvres dont vous parlez.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

BERVILLE, FLIBOURG.

BERVILLE.

Vous le voyez, vous ne manquez pas de gens qui
veillent partir pour la Russie.

FLIBOURG.

Ce qui me divertit, c'est que chacun est enthousiasmé
de son art, vante son talent.... et finit....

BERVILLE.

Par vous demander de l'emploi.

BELFORT.

Et bien souvent de l'argent.

BERVILLE.

Mais ce qui vous dédommage du tems que ces importuns
vous font perdre, c'est la bonne affaire que vous avez
faite en engageant Mlle. Cloris.

FLIBOURG.

Il est vrai qu'elle est charmante, et je m'applaudis
fort de lui avoir fait signer un dédit considérable.

BERVILLE.

Depuis votre arrivée à Paris, vous avez sans doute
parcouru nos jardins publics ?

FLIBOURG.

Et je les ai trouvés superbes: il en est un cependant
qui ne sauroit me plaire.

Air : *Vaud. du Prétendu de Gisors.*

Cette promenade publique

Nous présente pendant le jour,

Le théâtre de la critique :

Et la nuit, celui de l'amour :

Dans ces jardins on ne rencontre

Ni verdure, ni bois, ni fleurs ;

« Tel le jour y règle sa montre,

• Le soir y déregle ses mœurs.

SCÈNE IX.

BERVILLE, FLIBOURG, FLORENTIN,
PIROUETTE, DUSOUFFLE.

FLIBOURG.

QUE désirent ces Messieurs ?

FLORENTIN, *aux deux autres.*

Silence, Mrs., c'est moi qui suis chargé des récits.

Monsieur , je suis Florentin : et vous savez , que je joue les confidens de tragédie.

F L I B O U R G .

Et vous voudriez aussi partir pour la Russie ?

F L O R E N T I N .

Oui , monsieur ; les petits désagrémens que j'éprouve journallement me forcent à quitter Paris. On n'y sait point apprécier le mérite ; car , dieu merci , j'ai plus d'un talent : s'il survient quelque rhume , quelque indisposition subite...

B E R V I L L E .

Et quoi ! vous seriez officier de santé ?

F L O R E N T I N .

Non , monsieur , mais c'est moi qui suis chargé d'en faire part au public.

F L I B O U R G .

Vous êtes orateur.

F L O R E N T I N .

On me conteste ce talent , mais j'ai toujours sur moi cinq ou six discours tous prêts , quand il s'agit d'improviser.

F L I B O U R G .

Vous devez être très-utile à votre société.

F L O R E N T I N .

Comment donc ! rien n'iroit sans moi , je rédige chaque jour les affiches , et je n'épargne rien de ce qui peut attirer le public. J'ai soin que le nom des débutantes soit imprimé en gros caractères ; et c'est en remplissant bien l'affiche le matin , que la salle est pleine le soir.

F L I B O U R G .

Et ces messieurs que font-ils ?

F L O R E N T I N .

Air : *Colin disoit à Lise un jour.*

Le premier ne parle jamais ,
De ses jambes il fait usage ;
L'autre nous souffle avec succès ,
Et parler bas est son partage :

Vous le voyez bien ,

Ils ne disent rien

B E R V I L L E .

Et n'en pensent pas davantage.

F L I B O U R G .

En un mot quel est leur état ?

D U S O U F F L E .

Monsieur , je redresse la mémoire des acteurs. Je souffle , et mon talent en ce genre est universel ; je souffle depuis l'opéra jusqu'à la pantomime.

F L I B O U R G .

Vous me paraissez avoir une vocation décidée pour votre état-

D U S O U F F L E .

C'est plus fort que moi, monsieur; je suis né dans le mois de Ventôse, et depuis ce tems-là.

Air : *Il faut quitter ce que j'adore.*

Je souffle l'oiseau dans sa cage,
Je souffle au théâtre le soir,
Je souffle à diner mon potage,
D'autres me soufflent mon avoir :
Souvent je souffle au jeu de dames,
Je souffle encor dans le hautbois ;
Aux époux je souffle leurs femmes...
L'hiver je souffle dans mes doigts.

F L I B O U R G .

C'est la tragédie sur-tout que nous voulons jouer dans notre nouveau théâtre.

F L O R E N T I N .

Il vous sera difficile de la jouer mieux qu'à Paris.

F L I B O U R G .

J'en conviens.

Air : *Voilà bien ces lâches Mortels.*

Brillante de succès nouveaux,
On voit renaître Melpomène,
Guérin a saisi ses pinceaux,
Duchenois paroit sur la scène,
Peut-il être un destin plus beau !
Racine, à leurs desirs propice,
Semble du fond de son tombeau
Inspirer le peintre et l'actrice.

F L I B O U R G , à *Pirouette.*

Et vous, monsieur, que voulez-vous ?

P I R O U E T T E .

Monsieur je suis danseur, je voudrois aller en Russie; ce n'est point l'intérêt qui me guide, mais je veux y perfectionner mon art.

F L I B O U R G .

Vous m'étonnez. Quoi ! Vous êtes danseur et riche ?

P I R O U E T T E .

Oui, monsieur, dieu merci, j'ai quatre maisons sur le pavé de Paris.

F L I B O U R G .

Air : *vaud. d'Angélique et Melcour.*

Quatre maisons en vérité!

Mais c'est une richesse immense:

Malgré votre célébrité

J'en suis plus surpris qu'on ne pense.

Cela se peut, mais, en honneur,

J'ai peine à vous croire sincère

Entre-nous, on sait qu'un danseur

N'a jamais qu'un pied à terre-

P I R O U E T T E .

Monsieur, si vous avez besoin de mon petit ministère,
je demeure rue du Pas de la Mule, hôtel du Volant.

Air : *vaud. d'Ida.*

Mon talent

Vraiment

Est étonnant,

Et pour la danse

Je n'ai pas en France

Un rival

Ni même un *égal.*

Pour walsér,

Danser,

On me renomme;

Et je suis homme

A faire chasser

Tous ceux qu'on voudroit m'opposer.

(*Tous sortent en chantant et dansant.*)

Son talent

Vraiment, etc.

S C E N E X .

F L I B O U R G , B E R V I L L E .

B E R V I L L E .

Vous en voila débarassé.

F L I B O U R G .

Nous n'en sommes pas quittes encore, car j'entends
du bruit.

B E R V I L L E .

C'est monsieur Frac et Cloris sa fille,

S C E N E X I.

FRAC, FLIBOURG, CLORIS, BERVILLE.

F R A C.

Nous n'avons pas voulu vous faire attendre et nous sommes prêts pour le départ.... J'ai emballé tous mes patrons, mes modèles de collets..... Ah ça! nos conventions tiennent toujours, je serai à Pétersbourg le tailleur de la troupe, comme je l'étois à Paris: ce n'est qu'à cette condition que j'ai signé l'engagement de ma fille.

(*Berville et Cloris se font des signes d'intelligence.*)

F L I B O U R G.

On m'a parlé avantageusement de votre talent, monsieur Frac.

F R A C.

Ce n'est pas pour me vanter monsieur, mais j'ai le tact pour habiller les gens à l'air de leur visage.

Air : vaud. des visitandines.

J'habille un danseur *en batiste*;
 En *perse*, j'habille un auteur;
 En *mille-raye*, un journaliste;
 En *drap d'argent*, un fournisseur;
 En *gaze*, j'habille une belle;
 En *bouracan*, tous nos huissiers;
 En *crêpe-noir*, nos romanciers;
 Et nos héros en *éternelle*.

Mais c'est trop discourir, partons en diligence.

B E R V I L L E, *à part.*

O! Ciel! Et Belfort ne revient point.... Auroit-il oublié sa promesse?

C L O R I S.

Suis-je assez à plaindre..... Mais j'entends du bruit.

B E R V I L L E, *bas à Cloris.*

Bon: c'est lui.

F L I B O U R G.

Allons, mes amis, partons.

SCÈNE XII, et dernière.

LES MEMES, BELFORT.

BELFORT.

UN moment.

FRAC.

Qu'est-ce que cela signifie ?

BELFORT.

Que je viens faire valoir mes droits.

FLIBOURG.

Et quels droits, s'il vous plaît ?

BELFORT.

Ceux que me donne cet engagement : lisez monsieur,

FLIBOURG.

Que vois-je Mlle. Cloris ? Vous auriez signé aussi un engagement, avec un crédit de mille écus pour Londres.

CLORIS.

Comment ?

BELFORT, *bas à Cloris.*

Chut !.. C'est pour vous que je travaille.

CLORIS.

Je comprends.

FRAC.

Seroi t-il possible ?

CLORIS.

Il est vrai.....

FRAC.

Eh quoi ? Ma coupable fille auroit signé deux engagements !

BELFORT.

Cela vous étonne ?

Air : *Du panorama.*

Pour moi, dans cette circonstance
 Je ne vois rien de surprenant,
 Les actrices dupent en France
 Leur directeur et leur amant,
 Car ces dames qu'on idolâtre,
 Trop sujettes au changement,
 En amour ainsi qu'au théâtre
 Prennent plus d'un engagement.

FRAC.

Chansons que tout cela ! je n'entends point la plaisanterie.

C.

B E L F O R T .

Ni moi non-plus, Monsieur, et j'emmenè Mlle. votre fille à Londres.

F L I B O U R G .

Un moment, s'il vous plaît, je l'emmènerai à Pétersbourg.

F R A C .

Ah ça! Messieurs.... Mais je me trouve dans un grand embarras.

B E L F O R T .

Il y a moyen d'arranger cette affaire; payez un des deux dédits.

F R A C .

Non morbleu.

F L I B O U R G .

Eh bien! nous plaiderons.

F R A C .

Non morbleu.

B E R V I L L E .

Vous payerez donc?

F R A C .

Non morbleu.

B E L F O R T .

Je vous forcerai bien de rester à Paris.

F L I B O U G .

Je le forcerai bien à partir pour Pétersbourg.

F R A C .

Mais, Monsieur, je suis engagé avec ma fille pour la Russie.

B E L F O R T .

Cela m'est égal.

F L I B O U R G .

M. Frac, votre dédit est de six mille francs.

B E L F O R T .

M. Frac, le mien n'est que de mille écus.

F R A C .

Que m'importe!

F L I B O U R G .

Que ne lui donnez-vous les mille écus que vous avez reçus de moi en avance.

F R A C .

Eh! Monsieur, c'est toute ma fortune. Fille imprudente!

F L I B O U G .

Songez à tous les avantages que vous avez en Russie. M. Frac, faites un petit sacrifice en faveur de votre fille.

F R A C .

Allons, puisqu'il le faut, voilà les mille écus. Rendez-moi le dédit.

B E L F O R T , *à part.*

Je les tiens.

B E R V I L L E , *à part.*

Tout va le mieux du monde.

F R A C .

Je fais encore une bonne affaire, j'en dépenserois davantage à plaider.

B E L F O R T , *à Berville.*

Mon ami, voici ta dot.

F R A C .

Qu'est-ce que tout cela veut dire!

B E R V I L L E .

Que je suis enfin possesseur des mille écus que vous exigez pour m'accorder votre fille.

F R A C .

C'est une friponnerie, je vous ferai punir.

B E R V I L L E .

Convendez qu'ils m'appartiennent ; mais les voici , Monsieur, je ne veux rien devoir à la force.

F L I B O U R G .

M. Frac, cette conduite mérite une récompense , accordez-lui votre fille , il l'accompagnera dans son voyage ; c'est un militaire françois, nous les estimons beaucoup en Russie, et il peut être sûr d'y être bien reçu.

F R A C .

Puisque vous le voulez, Monsieur, je n'ai rien à vous refuser. Qu'il épouse Cloris, j'y consens.

F L I B O U R G .

J'aime à vous voir raisonnable, et dès demain nous partons pour la Russie.

V A U D E V I L L E .

Air : *Vaud. de Lasthanie.*

F R A C .

POUR mon état je tremble fort ,
Plus d'un voyageur me répète
Que tous les habitans du Nord
Vont couverts d'une peau de bête.

B E L F O R T .

La coutume de ce pays
Bien-tôt chez nous sera suivie.
Je vois plus d'un homme à Paris
Qui s'habille comme en *Russie.*

F L I B O U R G.

Amants, qui par hazard trouvez
 En France des beautés cruelles,
 Voulez-vous être consolés
 De l'indifférence des belles,
 Puisque l'on rejette vos vœux,
 Eloignez-vous de votre amie;
 Et, pour mieux éteindre vos feux
 Allez faire un tour en *Russie*.

B E R V I L L E.

Le *vaudeville*, enfant malin,
 Dans la France a reçu la vie,
 L'Anglais, taciturne et ohagrin,
 Imagina la *tragédie*;
 L'Espagnol adroit inventa
 L'intrigue de la *comédie*;
 Les Italiens, l'*opéra*;
 Le *drame* naquit en *Russie*.

C L O R I S, *au public.*

Nous voyons partir chaque jour
 Maint auteur qui se décourage;
 Et sans desirer leur retour
 On les voit se mettre en voyage.
 Si l'on chassoit avec rigueur
 Un auteur dès qu'il vous ennuie,
 Ah! les nôtres auroient bien peur
 D'aller faire un tour en *Russie*.

F I N.